

ERINNERUNGEN AN ULRIKE KOCH

La générosité du regard

Il est dit que le chant runique – le Regilaul – est monotone et répétitif ! Et par-là même entêtant, enivrant au coeur de la culture d'Estonie dont on découvre qu'elle innerve ses traditions, son goût des mythes, sa conscience politique et sa modernité. Le rock, le punk en sont porteurs aujourd'hui. Son rythme octosyllabique est d'une puissance qui bat au coeur de paysages et des âmes, réunit chanteurs et chanteuses, adultes et adolescents, en des chœurs magnifiquement orchestrés. Mythes, légendes, mystères sont chantés dont les écrans est la nature de cette région. Imposants sont les lacs d'hiver et d'été, les forêts luxuriantes et ses arbres en haut desquels des aigles s'accouplent et aménagent des nids pour leurs aiglons.

Encore fallait-il raconter cette histoire dans sa complexité historique et contemporaine par-delà toute facilité documentariste. Ulrike Koch avait le talent d'embrasser du regard un tel territoire, afin d'en faire saillir des éléments les plus significatifs. La rigueur de son approche fut faite dans tous ses films d'une curiosité exigeante et d'une patience cultivée, tendues entre anthropologie visuelle et poétique cinématographique. Le talent de Ulrike Koch fut de tisser en une dramaturgie dense les liens entre les visages et les paysages, sans jamais céder à une quelconque précipitation. Son engagement consistait à donner généreusement accès à l'inépuisable et passionnante complexité de cultures, d'humanités. Et est-il nécessaire de rappeler qu'elle n'a jamais réalisé des films sur les Salzmänner von Tibet, ni sur les Touareg de Ässhäk, sous-titré Geschichten aus der Sahara, ni sur les chanteurs de Regilaul, sous-titré Lieder aus der Luft. Non, elle savait trouver avec une disponibilité opiniâtre une place parmi eux, en compagnie de toutes ces personnes, que son geste cinématographique transformait en personnages attachants, émouvants. La cinéaste construisait des avec qui incluait également le spectateur en qui elle avait une indéfectible confiance.

Elle s'employait à construire des temporalités cinématographiques propres à rendre dans leur authenticité les modes de vie et de pensée de ses protagonistes. Pour maîtriser cette saisie du réel en de spectaculaires récits, elle a su faire étroite équipe avec un directeur de la photographie, un filmeur exceptionnel de la nature comme des visages humains, un sculpteur de lumière béni de tous les ciels du monde : Pio Corradi. C'est dans chacune de ses images que devait battre le coeur du film. L'évidence du plan ! On pense aux plus grands hommes à la caméra, par exemple à Thomas Plenert, qui signa de fameux films de Volker Koepp.

Je me rappelle l'ouverture en 1997 du Festival international de cinéma de Nyon Visions du Réel dont j'avais la charge à l'époque. Nous avons choisi de projeter Die Salzmänner von Tibet. Certaines personnes du public de la salle comble avaient eu le sentiment que le film était trop long... Et puis, au fil des heures et des jours, les compliments ont été exprimés, les qualités du film louées : les images, les plans longs, étaient en train de graver des séquences de temps dans les mémoires, d'imprimer une trace pour toujours de cette rencontre fertile entre l'Autre et nous-mêmes. Le don de Ulrike Koch, en visionnaire inspirée, sera pour toujours d'avoir inscrit dans la mémoire du cinéma la présence de ces hommes et de ces femmes si lointaines, si proches.

Jean Perret